

LA GAZETTE

DE

GUIGNOL



JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.
Abonnements: 2 fr. par trimestre.

Le prochain numéro de la GAZETTE DE GUIGNOL sera vendu au profit de l'Enseignement libre et Laïque, et contiendra des articles traitant de l'Instruction et de l'éducation des enfants.

Exceptionnellement, ce numéro sera mis en vente au prix de DIX CENTIMES.

GUIGNOL & GNAFRON à l'Exposition

Gnafron. — Cristi, que c'est donc canant ! que c'est donc cheuu, non d'un rat !

Guignol. — Ah ! ah ! grand gognand ! ta bavarde commence à se délayer, toi qu'as pas pipé mot tout le temps que nous avons banbanné dans la galerie des machines.

Gnafron. — Moi, je m'en fiche pas mal, de ta mécanique, dont que je n'y connais pas plusse que sus ton méquier de taffetaquier.

Parle-moi voir z'un peu de c'te salle ousque toute la meyeure vinasse de France, de l'univers, et même-ment de Brindas, s'est donné rendez-vous.

Reluque, mon vieux, ces flacons que sont z'alignés en range, comme de sordats-mirlitaires sus la place Bellecour.

Gn'y en a que sont coiffés de rouge, à la magnière

des schakos des pioupious de Lyon. D'autres qu'ont le cordon du goulot blanc, tellement qu'on jurerait être un sergent de ville de M'sieu Gourlet.

Ceusses-ci portent un pompon rouge de vortigeurs, et par leur couleur matrimoniaable, font gigauder d'aise le cœur dans l'estôme de tous les maris que les lorgnent, dont que j'en suis un, sans me flatter.

Ceusses-là ont adapté le vert, dont que ça les fait arresssembler aux chelus des artyeurs de Venissieu, et que ça vous donne tout de suite envie d'y tâter.

Pis y a les cachets bleus, les cachets noirs, et les cachets de toutes niances, au point que ça vous cire de pas pouvoir les y enlever surbitô à c'te fin de siffler le contenu de la boteille...

Mais t'as pas l'air de m'acconter, Chignol ?

Guignol. — Je révasse à c'te manigance que sert à scier le bois, et je me pose c'te quession : combien qu'on pourrait ben avêque elle débiter de picarlats dans une journée.

Gnafron. — Voui, combien donc que note corgnolon serait ben z'incapable d'éurgiter, en un jour, de ces

Guignol. — Faut pas rien être borniclasse pour éventer de mécaniques que vous taillent de tavelles à la vapeur.

Gnafron. — Les vigneron que récorrent d'insemblable lirquide, me font l'effet de z'anges que je voudrais ben qu'y z'épanchent dans mon gosier.

Guignol. — Si les reganisateurs de l'Exposition avont z'eu la jugeotte repontelée, et la comprenette bien remondée, y z'auront z'empli tous les bâtiments rien que de marchands de cannes et de gordin.

Gnafron. — Qué panosses, qué bugnasses que ces aneministrateurs ! Y leur z'était si facile de poner de marchons tout du long de ces z'hangards, et de n'y encaver des bareilles et des centpotes, à n'en faire

bisquer les entrepôts de Serin. Au lieu de ça, mes particuyers ont réservé pour la vinasse rien qu'une matruie salle, qu'y gn'y a pas tant seulement de quoi y fourrer de pièces capables de désartérer un pauvre gone comme moi.

Guignol. — Si j'étais que du jury, j'aboulerais la grande médaille d'horreur aux charpentiers, vu qui sont, comme moi censément, des hommes de bois.

Gnafron. — En fait d'homme que boit, j'en sis t'aussi, z'avêque ou sans cuir. Par inconséquence, si j'étais t'arpelé z'à distribuer les arrécompenses méritatoires, je refilerais à tous les vigneron des décolations larges comme des fonds de tonneau.

Guignol. — Gnafron, veux-tu que je te débobine une varité imparsonnelle ? T'as t'été, tu z'es, et tu seras jamais qu'un ivrognesse.

Gnafron. — Marci, frangin ! Et toi, ma vieille, avê te z'istoires de tavelles, de triques, de gordin, de bâtons, de cannes et de picarlats, tu deviens pus cancorne qu'une femme de plate.

Guignol. — Eh ben ! c'est vrai, Gnafron, t'as raison, Nous sommés t'ainsi bâtus, que nous arregarons toujours les choses par le côté que ça nous plaît z'indivisuellement.

A l'Exposition, gn'y a rien de chouette pour l'ovrier sus le fer comme d'essaminer les machines et les outils. Le mirlitaire a d'aime rien que pour les canons, les fusils, et les estruments de la guerre. Le curé fait branler les cloches d'éguise et de cuisine. Les journaliseurs vont vitrer les canards des coronies françaises. La Madelon nous a lâchés d'un cran pour vite s'escanner dans la galerie des tissus, Breffe, tout un chacun baffre, à son arpétit, ou de bugnes ou de matefaims, ou d'insemblables frigousses sur qui que le voisin peut-être tord le pif et rechigne.

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(2)

CE QU'EST LA FEMME

D'APRÈS

LES MEILLEURS AUTEURS

Charmantes lectrices,

Il y a tant de mal à dire des femmes (ou plutôt les écrivains, profanes et sacrés, en ont tant dit), que je ne puis pas, aujourd'hui encore, dire tout le bien que je pense de vous.

Mais lorsque je m'étendrai sur le chapitre de vos qualités, je suis capable de ne plus tarir.

Votre serviteur,

F. RÉGEL.

Souvent une femme devient un ange dès que le diable l'emporte.

A. Houssaye.

Dieu, dans sa divine prévoyance, n'a pas donné de barbe aux femmes, parce qu'elles n'auraient pas su se taire pendant qu'on les eût rasées. A. Dumas père.

Une femme a-t-elle de beaux cheveux ? Ils se déroulent vingt fois le jour.

Une femme a-t-elle de belles dents ? elle rira toujours.

Une femme a-t-elle de jolis pieds ? Ils se croiseront et se décroiseront sans cesse.

Les femmes qui ont la jambe bien faite et celles qui ne l'ont pas, ne sautent pas les ruisseaux de la même façon. Etienne de Neufville.

Les femmes ne prennent la dévotion que comme un purgatoire des fautes de leur jeunesse. D'Abancourt.

La femme galante est un billet en circulation qui prend d'autant plus de valeur qu'on y lit plus de signatures. A. Houssaye.

Il n'y a pas de résistance plus opiniâtre que celle d'une femme qui a le genou mal tourné. Th. Gauthier.

La vertu des femmes, c'est comme qui dirait la nuit d'un paysan picard.

La femme est, de sa nature, extraordinairement folle, et la folie est tellement son essence, que celle qui veut passer pour sage ne fait que doubler sa folie. Erasme.

La femme est la source de tout mal.

Socrate.

La femme est une sentine et égout de toute imperfection. Diogène.

La femme, avec son génie de bourreau, ses talents pour la torture, est et sera toujours la perte de l'homme. Balzac.

Toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées. A. de Musset.

La femme est un engrenage ; quand on y prend les manches de sa veste ; on y passe tout entier. F. Soulié.

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme. Socrate.

Il ne faut pas choisir entre les femmes : aucune ne vaut rien. Plaute.

Gnafron. — Assez de moralisation, vieux ! L'homme n'est pas préfet, et même tout préfet n'est pas t'un homme.

Tiens, c'est comme toi, dont que je reluque la binette en affiche sus le mur d'en face ; le peintre a tiré ton portrait avè z'un picou à la Borbon, un sarsifis à l'idème, une boîte à cornes flanquée d'une cocarde blanche, une chemise à jabots, de quilottes courtes, un panaire à la Louis seize, et une chandelle de première communion entre les arpions, pour censément figurer que, dans l'état de siege, te dois éclairer tes corcitoilliens au lieu de leur sigroller le casaquin.

Est-ce que, par hasard, vici le carcasse, t'aurais eu la ganacherie de tourner casaque aux frangins de la Croix-Rousse, de Vaise, des Pierres-Plantées, de la Guyotière et du Gorguillon ?

Guignol. — Mais, te fiches-tu pas le doigt dans le z'œils, et es-tu ben sûr que ce gone en question, c'est ton vieux camarade Guignol ?

Gnafron. Edubitablement voui, pisque ton nom y est tout du long dessous en imprimaïson.

Guignol. — Accoute, Gnafron : Le nom est rien, le gone est tout ! Et si y a de mamis que veulent m'arfubler de frusques de l'ancien temps des nobles, et me faire jouyer un rôle de haute-cour, de basse-cour, ou simplement de cour tout court, qu'y prennent garde à eusses, car je sis qu'un canut, et, par corséquent, du peuple.

Et, qu'on s'y fourre bien profondément dans la ca-boche : Je reste du côté du peuple !

GUIGNOL.

LES SATIRES DE GUIGNOL

AINSI-SOIT-IL

GNAFRON

Je te vois la figure en lame de couteau,
Et tes dents s'allonger en pointes de râteau,
Guignol, aurais-tu faim, ou bien voudrais-tu mordre ?

GUIGNOL

Au risque qu'on m'appelle un homme de désordre,
Oui, j'ai besoin de mordre et besoin de manger.

Huit jours déjà passés, on vint me déranger
Pour monter en ballon et tenter la fortune.
Nous voilà débarqués au pays de la Lune,
Où mon vieux camarade et défunt Arlequin
Avait, en notre honneur, préparé le festin.

DESPORTES.

La femme est une erreur de la nature, un corps de mensonges, un fantôme paré d'un monde d'affiquets, un vrai singe qui fait de son corps un panier de ces petits Savoyards qui chargent de toutes leurs richesses une balle meublée de colifichets. Remarquez-la bien, l'une n'est grasse que de pommade, l'autre n'est grosse que de baleine, l'autre n'est blanche que de céruse.

A. de Barbantane.

Celui qui frappe une femme se trompe : il est comme celui qui frappe sur un sac de farine. Tout le bon s'en va, le mauvais reste.

Un paysan picard.

Les femmes sont comme les côtelettes : plus on les bat, plus elles sont tendres.

Proverbe italien.

Ce n'était pas de trop d'un solide potage
Pour nous réconforter après ce long voyage.
Le croiras-tu, Gnafron ? Le bailli de l'endroit,
Fort de ses alguazils, s'en vint au nom du droit,
Nous flanquer à la porte, et me voilà !

GNAFRON

Mon maître,

Je te répéterai, si tu veux le permettre,
Qu'en France seulement on a la liberté
De manger tout son saoul et boire à satiété.
Et quand on a chez soi le pays de cocagne,
Je ne vois pas pourquoi l'ambition vous gagne
D'aller jusqu'à la Lune.

GUIGNOL

Oui, mais prouve-le-moi.

GNAFRON

C'est ça ! pour qu'on m'empoigne en invoquant la loi !...
D'autres te le diront, et, si je ne m'abuse,
Ce chanteur que j'entends te convertira.

GUIGNOL

Buse !

LE CHANTEUR

Je suis devin, mes chers amis (1) :
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon œil subtil.
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur :
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joueurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amants
N'overra que son habil.

Femme fuira les vains atours,
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il !

(1) AINSI-SOIT-IL. Air : *Alléluia* (Béranger)

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il !

En France enfin renait le goût
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il !

GUIGNOL

Pour terminer, mon vieux, ajoute à ton cantique
Ce couplet façonné sur la même rubrique :

On peut chanter, boire et manger,
Aimer, danser, rire et nager,
Sans voir apparaître un fusil.
Ainsi soit-il !

Mais, chanteur et devin, dis-nous à quelle époque
Arriveront ces biens que ta chanson évoque !

LE CHANTEUR

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il !

Pour copie conforme :

COGNE-DUR.

COUPS DE PICARLAT

MONSIEUR PLUMITIF

Comment, vous ne connaissez pas M. Plumitif ? Je suis sûr que vous vous trompez. Vous devez le connaître.

M. Plumitif est bureaucrate. Son père était bureaucrate ; son fils, qui a douze ans déjà, sera bureaucrate ; sa fille, qui touche à « ses dix-sept printemps, » est sur le point d'épouser un bureaucrate.

M. Plumitif frise la cinquantaine. Voilà trente-cinq ans qu'il « travaille dans un bureau. »

A l'époque où il usait ses fonds de culotte et ses fausses manches de lustrine noire à polir les tables et les bancs des écoles ignorantines, le jeune Plumitif se destinait déjà au travail de bureau. Le seul mot d'administration avait à ses yeux des chatouillements irrésistibles.

Dans l'école, il était déjà humble et soumis envers ses supérieurs, toujours prêt à les flatter, applaudissant parfois avec conviction, souvent avec une arrière-pensée narquoise, toujours bruyamment.

Envieux de ses condisciples qui le surpassaient en intelligence, il se dédommageait en prenant des airs

La femme et les démons ont beaucoup d'alliance :
L'un tente les pêcheurs, l'autre les amoureux ;
L'un charme nos désirs, l'autre enchante nos yeux ;
L'un nous plait de son fait et l'autre d'apparence ;
Tous deux trompent nos cœurs d'une belle espérance :
L'un nous darde à présent, l'autre garde ses feux ;
Les démons ont toujours leur enfer avec eux ;
Les femmes l'ont aussi, avec que différence ;
Car l'un est pour les vifs et l'autre pour les morts ;
De l'un plait le dedans, de l'autre le dehors ;
L'un allège nos corps, l'autre afflige nos âmes ;
L'un brûle pour un temps, l'autre brûle à jamais.
Quiconque voudrait voir des accords bien parfaits,
Il faudrait marier les démons et les femmes.

DESSPORTES.

La femme est une erreur de la nature, un corps de mensonges, un fantôme paré d'un monde d'affiquets, un vrai singe qui fait de son corps un panier de ces petits Savoyards qui chargent de toutes leurs richesses une balle meublée de colifichets. Remarquez-la bien, l'une n'est grasse que de pommade, l'autre n'est grosse que de baleine, l'autre n'est blanche que de céruse.

A. de Barbantane.

Celui qui frappe une femme se trompe : il est comme celui qui frappe sur un sac de farine. Tout le bon s'en va, le mauvais reste.

Un paysan picard.

Les femmes sont comme les côtelettes : plus on les bat, plus elles sont tendres.

Proverbe italien.

Les femmes résistent souvent aux plus nobles procédés, et sont presque toujours subjuguées par le charme des plus mauvais traitements.

Celui qui dit : « Je connais les femmes » est un sot qui ne peut manquer d'être dupé par une sottise.

Lacretelle.

..... Chose infidèle
Et folle qu'une femme ! être inconstant, amer,
Orangeux et profond, comme l'eau de la mer.

V. Hugo.

Et tout ce que d'amour font paraître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.

MOLIÈRE

La nature et l'art, combinés ensemble, ont fait de la femme une énigme à jamais inexplicable.

Duboy.

La femme est la confusion de l'homme, une bête inconstante, un soin continu, un combat sans trêve, un dommage journalier, un obstacle de solitude, un naufrage de la vie continentale, un vaisseau d'adultère, une bataille pernicieuse, un très méchant animal et un humain et naturel esclave.

Simonide.

La terre et la mer produisent un grand nombre d'animaux féroces, mais la femme est la grande bête féroce entre toutes.

Simonide.

La femme est un joli défaut de la nature.

Milton.

Les femmes sont des anges quand on les recherche.
Sont-elles obtenues ? tout finit là.

Pascal.

Il faut juger des femmes depuis la coiffure jusqu'à la chaussure inclusivement à peu près comme on mesure le poisson : entre queue et tête.

La Bruyère.

Le moine et la femme sont les deux griffes d'un diable.

Proverbe allemand.

On a su trouver quelque remède à la morsure des bêtes féroces et des serpents, mais contre la femme, fléau pire que la vipère et que la flamme, on n'a rien trouvé jusqu'à ce jour.

Une jeune chatte, jouant avec une souris avant de la croquer, offre le tableau fidèle d'une femme qui tient un homme sous sa domination. L'une et l'autre sont bien pris, et s'ils s'échappent, ce ne sera que par un hasard extraordinaire.

D. Caron.

Les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Allemandes de la crème.

Léon Gozlan.

(La suite au prochain n. m. r.)

hautains et rogues vis-à-vis des enfants des classes inférieures.

Le jour des prix, M. Plumitif père rayonnait, car son fils n'a jamais manqué une seule année de remporter le premier prix d'écriture. Ce prix était quelquefois sousté d'un accessit d'arithmétique, mais cela est secondaire. Des chiffres élégamment faits rendent inutile l'exactitude de l'opération. Ainsi pense M. Plumitif père.

A quinze ans, le jeune Plumitif quitte les bancs de l'école pour aller s'asseoir, en qualité de surnuméraire non appointé, sur les ronds de cuir d'une administration quelconque.

Deux ans après, les rêves de toute la famille sont accomplis : le jeune homme est surnuméraire appointé ; ci : 25 francs par mois. Aussi, dès ce moment, le jeune Plumitif a conscience de son importance. C'est du haut d'un faux-col tellement empesé qu'on le croirait en fer-blanc, qu'il regarde ses anciens condisciples. Il ne les tutoie plus, pour qu'ils en agissent de même envers lui.

Dans la rue, quand il marche, la tête haute, le monocle à l'œil, la badine à la main, il semble qu'il se redresserait encore, si c'était possible, quand quelque bonne femme dit de lui : « Quel est cet étudiant ? »

C'est, en effet, le faible du jeune Plumitif de chercher à se faire passer pour un « étudiant. » Avec quelle ardeur il recherche la compagnie des jeunes gens qui fréquentent l'école de médecine ou l'école de droit ! Il ferait des bassesses pour arriver à tutoyer l'un d'eux. Mais ceux-ci se moquent de lui. S'ils consentent quelquefois à subir sa présence, c'est en considération des bocks qu'ils lui « collent sur le dos » au piquet. C'est aussi pour avoir quelqu'un à « blaguer, » avec d'autant plus de fureur que le pauvre imbécile n'y comprend rien.

Le jour de la conscription venu, si le jeune Plumitif n'a pas la chance de tirer un bon numéro, son père, à l'aide de quelques « protections, » sait le faire réformer. Ce n'est pas difficile, car, à vingt ans, le jeune bureaucrate a des jambes tout juste aussi grosses que les bâtons de sa chaise, et des bras suffisamment musclés pour supporter pendant quinze minutes consécutives le poids de son porte-plume.

Cela n'empêche pas le jeune Plumitif d'aimer à la folie les jeux de force et d'adresse. Lorsqu'il reçoit une augmentation d'appointements ou une gratification, il en dépense la moitié au tir à la carabine Flobert. S'il fait un carton (le hasard est si singulier) il parle de son adresse pendant plusieurs mois.

C'est lui aussi qui remplit l'Eldorado, les jours où Rossignol-Rollin donne des séances. Nul ne fait autant de bruit que lui, et son opinion fait loi sur les coups douteux.

A vingt-cinq ans, Plumitif se marie et devient « rangé. » Ses appointements sont de douze cents francs, et même moins, mais son père a quelques économies, et sa femme lui apporte une petite dot. Ainsi le budget se solde, et encore Plumitif trouve-t-il le moyen de faire une partie de dominos quotidienne au café le plus voisin de son bureau.

S'il gagne, il est gracieux, mais s'il perd, il faut voir avec quels gestes il enfle ses fausses manches, et avec quel ton rogue il reçoit les malheureux qui ont affaire à lui.

Qui pourra jamais nous dire ce qu'une partie de dominos perdue a valu de rebuffades aux malheureux assez déshérités du ciel pour être forcés d'avoir recours à M. Plumitif dans l'exercice de ses fonctions ?

POLICHINELLE.

P.-L.-M.!!

A bon entendeur, salut !

Chaque année, au printemps, tous les journaux de France, de Navarre et de Lyon, inféodés à la compa-

gnie P.-L.-M., publient, deux fois plutôt qu'une, un petit entrefilet rédigé à peu près en ces termes :

« Un modeste inventeur, M. X..., vient de trouver le moyen de chauffer les wagons de chemin de fer. L'appareil est, dit-on, très-simple, et, chose merveilleuse, le chauffage se fera sans aucun surcroît de dépenses pour nos grandes administrations. Plusieurs appareils vont être installés dans les wagons de 2^e et 3^e classe. Si, comme tout le fait espérer, les expériences réussissent, la classe si intéressante des voyageurs pauvres pourra, sans courir le danger de geler en route, prendre à Lyon un billet pour Paris. »

La petite note que nous venons de reproduire a cet avantage immense qu'elle peut s'adapter aux journaux de toutes les nuances : depuis le plus écarlate, comme le *Petit Lyonnais*, jusqu'aux plus incolores ou multicolores, comme le *Bahut public*.

En outre, elle contente tout le monde, la compagnie P.-L.-M. qui l'a dictée, et la « classe si intéressante des voyageurs pauvres » dont on a l'air de prendre les intérêts, et dont, *in petto*, on se soucie comme la *Gazette de Guignol*, d'une bugne.

Elle contente aussi les propriétaires des journaux, qui reçoivent de la compagnie des billets gratuits de circulation sur tout le parcours, et ce, en première classe.

Tout le monde dort tranquille : l'abonné du *Journal de Lyon* parce qu'il voyage en premières, et les premières sont chauffées : le lecteur du *Petit Lyonnais* parce qu'il a confiance en son journal, qui crie : « démocratie » par dessus les toits, et qui se déclare l'ennemi acharné du monopole et du privilège... quand cela ne lui rapporte rien.

Mais (hélas ! il y a un mais en toutes choses, même dans la démocratie du *Petit Lyonnais*) l'hiver venu, personne ne souffle mot, excepté les voyageurs de 3^e classe qui soufflent... dans leurs doigts.

Voilà vingt-cinq ans que ce manège dure, grâce à la connivence intéressée des souteneurs avoués des monopoles, comme la *Décentralisation*, le *Courrier*, etc., et des farouches « ennemis du monopole » comme le *Petit Lyonnais*.

Les quelques lignes qui précèdent inspirent une foule de réflexions. Chacun de nos lecteurs est libre de tirer la conclusion qu'il lui plaira.

D. RAILLEUR.

AVIS

Nous commencerons prochainement la publication en feuilleton de :

LA

SAULÉE DU DIABLE

grand roman ENTièrement INÉDIT d'un de nos meilleurs auteurs.

CHOSSES ET AUTRES

Nous remercions nos lecteurs des témoignages de sympathie et des encouragements qu'ils ne cessent de nous donner. Nous en sommes vivement touchés, et nous ne croyons pouvoir mieux témoigner notre reconnaissance, qu'en persévérant dans la voie que nous

nous sommes tracée, sans défaillances ni hésitations.

Encore une fois, merci à tous nos amis, connus et inconnus.

En même temps, et pour répondre aux nombreuses demandes que nous avons reçues, nous prévenons nos lecteurs que le nombre des collections que nous possédons est très limité. Le n° 9, du 8 septembre 1872, contenant un coup de picarlat au Frère Ricarius, est presque totalement épuisé.

Nous ferons prochainement un second tirage de ce numéro. Afin d'en fixer le chiffre, nous prions les collectionneurs d'adresser leurs demandes, avant le 6 octobre prochain, au bureau du journal, 32, rue de Lyon.

L'assemblée annuelle des francs-maçons du Grand-Orient de France vient de clore sa session, commencée le 9 septembre, en renouvelant le vœu émis l'an dernier en faveur de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire.

Diable ! la *Décentralisation* va s'empresse de forcer M. Ducarre à donner sa démission de franc-maçon, si cet honorable veut continuer de mériter les sympathies de la pieuse feuille.

Gageons que les collègues de M. Ducarre sont capables de... refuser sa démission !

Voici le sommaire du deuxième numéro du *Coup de Fouet*, qui sera mis en vente samedi prochain chez tous les libraires et dans les kiosques, au prix de **15 centimes** le numéro :

Une page d'Histoire : SCIPION. — Intelligence et Sottise : MICHEL DESFOSSEZ. — L'Enseignement Libre : J. RANCUREL. — Coups de ciseaux. — Boîte aux ordures. — Au « spirituel » chroniqueur de la *Décentralisation* : J. RANCUREL. — Quelques vérités. — A travers Lyon. — Nos Prêtres : J. RANCUREL. — Feuilleton.

Ce numéro sera vendu au profit de l'Enseignement libre, cette œuvre essentiellement philanthropique et humanitaire.

L'enseignement libre et laïque compte chaque jour de nouveaux et nombreux adhérents.

Les habitants de la Mulatière, une petite localité aux portés de Lyon, ont recueilli, en deux jours, des engagements montant à la somme de trois mille francs.

Aujourd'hui samedi, une réunion a lieu dans ce quartier pour arrêter les mesures propres à une prompt organisation.

Quelques personnes nous écrivent pour nous signaler ce qu'elles appellent « un abus. »

Voici ce dont il s'agit :

Chaque année, au cœur de l'été, l'autorité préfectorale rend un arrêté enjoignant aux propriétaires de chiens de museler leurs animaux. En même temps, le public est averti que les chiens errants seront empoisonnés.

De ces deux prescriptions, la première s'exécute fort mal, la seconde pas du tout.

Or voici que, ces jours derniers, l'autorité s'est avisée de faire jeter du poison dans les rues, et que plusieurs chiens sont morts.

L'émotion a été vive, mais les empoisonnements ayant cessé, elle a fini par se calmer.

Nos correspondants espèrent que si l'autorité veut renouveler pareille exécution, elle prendra le soin de prévenir le public, par voie d'affiches ou autrement.

Aujourd'hui, demain et après-demain aura lieu, à l'Exposition, un grand festival auquel sont invitées une foule de sociétés chorales et instrumentales.

Nous espérons bien que les choristes du Grand-Théâtre sauront avec empressement cette occasion de prendre quelques leçons.

Nous avons reçu, à propos de notre dernier numéro, entièrement consacré aux femmes, une foule de lettres toutes plus charmantes les unes que les autres.

Nous les résumons toutes en celles-ci :

« Monsieur le rédacteur,
« Vous êtes un monstre !

« Signé : ADELE. »

Nous en mettons néanmoins quelques-unes en réserve, que nous publierons dans notre numéro spécialement consacré aux maris.

Elle va bien, la *Décentralisation* ! Voilà qu'elle appelle le procureur de la République : « Monsieur du parquet ! »

Si cela continue, elle va eng...luer jusqu'à l'archevêque de Lyon.

La force de l'habitude !

ARLEQUIN.

LE JOURNALISME A LYON

Nous publierons sous ce titre une étude sur tous les journaux qui s'impriment à Lyon.

Nous commencerons aujourd'hui par :

Le Courrier de Lyon,

qu'il ne faut pas confondre avec le drame du même nom. Dans le drame, il y a un personnage honnête ; au journal, c'est différent. Le *Courrier* accuse en tête de ses colonnes quarante-et-un ans d'existence, et dans l'intérieur de ces mêmes colonnes, il « accuse » tous les honnêtes gens. Ses numéros arrivent au chiffre respectable de 16,500. Si on nous demandait notre opinion là-dessus, nous répondrions vivement que c'est 17,000 de trop. Là se borne notre admiration.

Le *Courrier* fut fondé en 1831, du temps que « les bestes parloient » et que les gens d'esprit étaient forcés de se taire, s'ils n'avaient pas 50,000 fr. à verser dans les caisses de l'Etat. — A peu près comme maintenant.

Après avoir été « fondu » plusieurs fois, le *Courrier* est en train de se « couler » entre les griffes de M. Pérussel, ex-témoin forcé dans l'affaire de la rue Grolée.

On dit qu'il tire au nombre effrayant de 700 exemplaires ! C'est au moins 750 de trop, à en croire plusieurs de nos amis.

Le *Courrier* a changé de rédacteurs plus souvent que le *Salut public* a changé d'opinions.

Les ex-griffardineurs du *Courrier* ont eu des sorts très-variés. Ils sont devenus, ou rédacteurs de la *Comédie politique*, ou agents de police, ce qui ne changeait rien à leur situation, ou artilleurs de Vénissieu, ou même rédacteurs de journaux soi-disant démocratiques, ce qui est bien étonnant.

(A suivre.)

BUGNES ET MATEFAIMS

Un agioteur bien connu, dont Polichinelle révélera le nom dans un *Coup de picarlat*, introduisait chez lui une victime de ses opérations financières :

→ Veuillez, cher, lui dit-il, me suivre par cet escalier dérobé.

— Et quel est celui qui ne l'est pas ? de man l'autre avec aigreur.

Dans un tête-à-tête entre le cousin et la cousine :

— Quel bonheur, exclame la dame, que le temps tourne au froid, et nous amène ainsi son cortège habituel de rhumes et de coryzas !

— Pourquoi dites-vous cela, ma cousine ? interroge M. Arthur.

— C'est que mon mari toussera ou éternuera, et nous avertira ainsi de son retour au logis.

La capitale possédait autrefois le major Fridolin, qui faisait courir des chevaux.

La ville de Lyon a le bonheur de posséder en ce moment le R. P. Fridolin, qui, lui, fait courir toutes les femmes à ses sermons.

M. Fridolin doit posséder une éloquence « entraînante. »

Une autre affiche sur papier blanc placardée à la porte des églises nous informe que dimanche prochain, jour de St-Michel, le Rosaire sera récité à haute voix depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir !

Ouf !

Les plus monstrueuses *scies* d'atelier ne sont que de la Saint-Jean à côté de cela.

Quels sont ceux qui... s'amuseront le plus ? Ceux qui liront, ou ceux qui écouteront ?

Un vieux sergent, barbe et cheveux poivre et sel, porteur de trois chevrons, arrête un lignard qu'une abondante absorption de liquide fait festonner dans la rue :

— Fusilier Pitou, que vous êtes sussetantiellement et indubitablement gris.

— Pardon, sargent, que c'est vous qui l'êtes, gris, soufflez votre respèque.

— Fusilier, vous aurez deux jours de clou, pour en avoir manqué, de respèque, à vote supérieur.

Devant le tribunal de simple police :

— Merlanchon, voici la troisième fois que les agents vous prennent en contravention pour avoir usé des bas-ports comme d'un water-closet. Il faut enfin que de pareils actes aient une borne.

— Si ce n'est que ça, m'sieu le juge, l'urbain pourra vous assurer que jamais il ne m'a trouvé que posé près d'une borne.

Entre le baron Chaurand et le capitaine des pompiers de son village :

— Savez-vous, Pierre Gringoire, quelle différence il y a entre une bugne et moi ?

— Ma foi, not' député, je n'en voyons point.

— Insolent ! tu mériterais que je te démolisse comme j'ai fait du pompier de l'hôtel-de-ville de Lyon.

— Faites excuse, Mossieu le Maire, je voulais tout bonnement dire que je n'apercevais pas la différence, et si c'était un effet de votre bonté de me la faire remarquer...

— Tais-toi ! ta sottise réponse a tellement influé sur mon esprit, que je ne vois plus moi-même en quoi cette différence consiste.

HEBDROMADAIRE.

THÉÂTRE

Si les Lyonnais voulaient connaître la troupe théâtrale par les comptes-rendus des journaux, ce serait un peu difficile : les uns donnent aux artistes des éloges inconsidérés, les autres ne se gênent pas pour les critiquer à plume que veux-tu.

Ne voulant ni donner des éloges immérités, ni faire

montrer d'une sévérité intempestive, nous nous bornons à constater les faits.

Mlle Moreau a fait son troisième début dans le *Trouvère*, et a été reçue sans grande contestation. Nous ne ferons au sujet de cette représentation qu'une seule observation : M. Danguin a engagé, sans doute pour mieux faire ressortir le talent de la débutante, une contralto qui a rempli le rôle d'Azucena. Chaque fois que la direction voudra donner le *Trouvère* ou tout autre opéra du même genre, M. Danguin sera forcé d'engager une artiste en représentation. Eh bien ! qu'il choisisse mieux une autre fois, et même, s'il veut faire acte de directeur intelligent et soucieux de contenter son public, qu'il saisisse ces occasions de nous faire entendre de véritables artistes, ou quelques-unes des chanteuses en renom. Tout le monde lui en serait reconnaissant.

La reprise du *Fils de la Nuit*, qui avait lieu le 21 septembre, a fourni l'occasion d'une manifestation en faveur du suffrage universel. Le public a réclamé les débuts de la troupe dramatique. Ces débuts ont déjà commencé au théâtre des Nouveautés, où Mlle Fleury, Mme Ballauray et M. Martin ont fait leur rentrée.

Une des puissances les plus redoutables du Grand-Théâtre, M. Chambéron, chef de claqué, vient de résigner son sceptre. Il paraît que les artistes lui ont offert avant son départ une paire de « battoirs » d'honneur.

Aux Nouveautés, la *Timbale d'argent* arrive à sa vingtième représentation. Si on nous demandait notre opinion sur cette pièce, nous répondrions avec empressement que notre concierge prétend y avoir bien « rigollé, » et nous refuserions de pousser plus loin notre admiration.

Au Gymnase, Mlle Déjazet poursuit le cours de ses représentations.

La galanterie nous oblige à dire que chaque soir la salle est comble, et la vérité nous force d'ajouter que tout le monde est aussi surpris que charmé de trouver toujours chez Mlle Déjazet la même vivacité de jeu et la même délicatesse de nuances.

L'exiguïté de la salle, qui interdit tout éclat de voix, favorise au contraire l'appréciation du jeu si fin de l'inimitable actrice. Ajoutons que Mlle Déjazet parfaitement secondée par la vaillante petite troupe du Gymnase, de laquelle nous parlerons plus longuement dans une prochaine chronique.

LASOL.

En vente tous les samedis

LE

DRAPEAU TRICOLEURE

(FORMAT DE LA LANTERNE)

Chez tous les libraires et dans les kiosques.

30 centimes

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

RAMBAUD

OPÉRATEUR

1, RUE LANTERNE, 1

LYON

Le Gérant : E. BERNARD.

Lyon, Association typographique — Repard, rue de la Harpe, 18

Eugène Bernard